

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## De la littérature comme spectacle

Robert Yergeau, *À tout prix*. Les prix littéraires au Québec, Montréal, Triptyque, 1994, 158 p., 19 \$.

Francine Bordeleau

Numéro 77, printemps 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38497ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bordeleau, F. (1995). Compte rendu de [De la littérature comme spectacle / Robert Yergeau, *À tout prix*. Les prix littéraires au Québec, Montréal, Triptyque, 1994, 158 p., 19 \$.] *Lettres québécoises*, (77), 58–58.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1995

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

# De la littérature comme spectacle

À quoi servent les prix littéraires ? Pas forcément à récompenser les meilleurs écrivains, comme le montre Robert Yergeau dans cet essai acerbe et courageux.

ESSAI  
Francine Bordeleau

**I**L Y AURAIT, SI ON NE TIENT COMPTE que de ceux qui sont officiellement recensés (peut-être en existe-t-il d'autres décernés par quelque obscure municipalité ou association locale), autour de quatre-vingt-dix prix littéraires au Québec. Un nombre qui, compte tenu de la taille de notre marché et de notre milieu littéraire, serait excessif, estiment d'aucuns.

Faux problème, rétorque Robert Yergeau. Pour ce professeur du département des lettres françaises de l'université d'Ottawa, il n'importe pas tant d'en justifier ou d'en contester le nombre (selon le principe voulant que la rareté détermine la valeur) que d'analyser la fonction des prix littéraires. L'exercice n'a pas souvent été fait, remarque un Yergeau étonné. Car enfin, dit-il, «les gratifications symboliques que les différents appareils institutionnels décernent aux écrivains m'apparaissent révélatrices des enjeux qui marquent les champs littéraire, culturel et même politique d'une époque».

Nos jurys sont objectifs, croit-on, et nos prix littéraires prestigieux, décernés au mérite.

À partir de la théorie (qui trouve ses fondements dans la sociologie de la littérature) de Pierre Bourdieu sur le fonctionnement et la mise en place de l'institution littéraire, Yergeau tente de démontrer le contraire. De révéler comment, en réalité, les «prix littéraires constituent un théâtre».

Yergeau se penche sur les principaux prix : du Gouverneur général, Athanase-David, Émile-Nelligan, Molson, France-Québec, Duvernay, de la Ville de Montréal, du Salon du livre de Québec (jusqu'en 1993 inclusivement, le SLQ en décernait quatre dont le Robert-Cliche et l'Octave-Crémazie, tous deux réservés à des écrivains de la «relève»)... Il les replace dans le contexte de leur origine, fait une nomenclature de leurs jurys et de leurs lauréats... Se repèrent ainsi des clans, des réseaux, des jeux de chaises musicales : par exemple, certaines années, aux jurys des prix du Gouverneur général, des postes étaient quasiment réservés d'avance; ou, comme par hasard, un juré recevait «son» prix l'année suivante. Yergeau s'attarde longuement sur l'affaire Nancy Huston, qui remportait le prix du Gouverneur général 1993 dans la

catégorie «Romans et nouvelles»; si l'affaire fit tant de bruit, c'est en bonne partie à cause du jury, «fragilisé» parce qu'«atypique», qui a décerné ce prix.

Rien n'échappe à l'analyse minutieuse, extrêmement bien documentée de Yergeau. Il traque impitoyablement les contradictions des lauréats et des jurés (à cet égard, que penser d'un Gilles Archambault, juré et lauréat plus souvent qu'à son tour, qui s'insurge contre les prix littéraires dans *Le regard oblique*, paru en 1984 ?), établit les accointances, met au jour les influences, dépeint les mesquineries et la complaisance des uns, l'opportunisme, voire l'hypocrisie, des autres. Le plus beau de l'affaire, c'est que nul n'est épargné. Yergeau tient, à n'en pas douter, du franc-tireur, du kamikaze et du don Quichotte.

Les récompenses restent dans la famille, s'emploie-t-il à prouver. Comme membres de jurys, on choisira les écrivains, universitaires ou critiques qui sont reconnus par l'institution, qui représentent un milieu au pouvoir ou une tendance à la mode, qui occupent une position stratégique. Et qui, souvent, sont liés à des écrivains (ne serait-ce que parce qu'ils enseignent dans les mêmes institutions, par exemple) ou à des éditeurs. Et on récompensera plus facilement quelqu'un qui appartient à la même confrérie.

L'enjeu des prix littéraires : l'acquisition d'un plus grand pouvoir symbolique. Ce qui, chez les écrivains, est sans doute la chose la plus convoitée. «[L]es prix littéraires québécois représentent l'aspect le plus visible des conflits idéologiques qui façonnent les rapports de force entre les écrivains, les clans ou réseaux, les appareils institutionnels et le marché étroit des lecteurs», écrit Yergeau à la fin de cet essai qui ne saurait laisser personne indifférent. À moins que notre petit milieu ne soit parvenu à un haut degré de cynisme, ce qui n'est pas impossible. Il reste en tout cas que pour les lecteurs «ordinaires», ceux qui se tiennent loin de l'institution et de ses pompes, le roi, désormais, est nu. 🐼

